

FBC-6-1

Espealion, le 16 mars 1897.

Bien cher Collègue,

Je vous remercie très cordialement
de votre délicieux envoi. Vous avez
une façon génieuse de reconnaître
les ennuis dont je vous afflige presque
périodiquement. Je voudrais certes agir
autrement, mais je ne sais comment
m'y prendre. Mon vif désir d'être
est d'une incapacité à toute autre
pareille. Malgré la vie très active
que je mène, à cause des nombreuses
infirmités qui font le principal
obstacle de ma vieillesse, les candidats
savent bien me trouver lorsqu'il s'agit
de les recommander à Monsieur Cantalhan
ou à mon cousin Edmond Bouty. Grand
donc, cher Collègue, pour mes imper-
tunités passées et peut-être aussi, je le
dis la mort dans l'âme, pour celles de
l'avenir, et consolez-vous en pensant

qu'un malheur partagé est à moitié
soulagé.

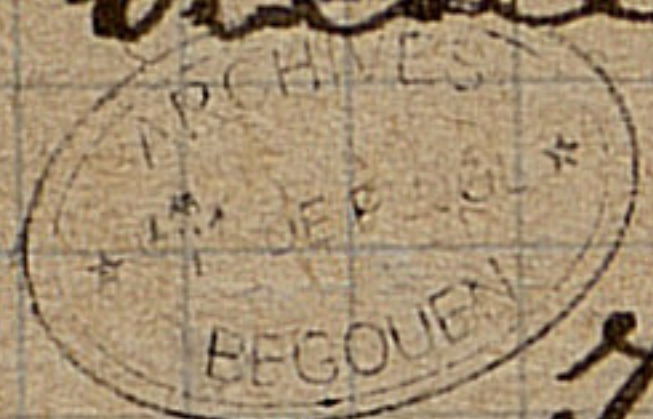
Vos huit jours en Grèce m'ont trouvé
en train d'étudier la Rome antique sous
la direction de M. Gaston Boissier. Je
connais déjà le Forum et j'achève de
m'initier aux monuments du Palatin.
Mais malgré le vif intérêt des lectures des
promenades archéologiques du savant
académicien, j'ai résolu de prendre
une dizaine de jours pour passer immé-
diatement avec vous en Grèce, non pour
prendre part aux jeux olympiques, mais
pour me régaler de vos récits aussi exacts
et aussi bien écrits que ceux de l'académicien.

J'ai déjà lu la première partie où vous
faites faire connaissance avec les passagers
et les préparatifs, quelque peu contrariés,
du départ. En somme vous êtes satisfait,
sans doute jusqu'au moment où le mal le
même ne vous permettrait pas même de crier
miséricorde! J'ai connu un brave français
prisonnier des Anglais sous le 1^{er} Empire;
et il me racontait que le moyen pour lui
employé pour souffrir moins de ce mal
terrible était de bien manger, toujours manger,

même sans le moindre appétit; ce qui
faisait que lorsque le baquet réclamait
son dû, le brave homme digérait avec
aisance, et pourtant une certaine satis-
faction. Si j'avais été avisé de votre projet,
je me serais fait un plaisir de vous indiquer
le procédé dont j'étais de parler.

Cette première partie de votre intérêt
sont recit, ^{presque} ni n'appais un fait qui a été
pour moi le revers de la médaille; vous
êtes natif de Marseille, alors que je
comptais et désirais vous savoir complé-
tement romain. Ce qui me console,
c'est que votre combat pour l'Avignon.
Cependant comme, suivant le dicton,
chaque oiseau trouve son nid beau, on
s'aperçoit que la Provence ne vous est
pas indifférente, surtout dans ce passage
où vous faites spirituellement l'éloge
de son ancien parlement, l'éloge de la
Durance, et aussi, res miranda, du mis trait
lui-même, dont jusqu'à ce jour on a médité
avec un accord parfait. J'en ai été dans
une circonstance, en 1854, alors que j'ai un-
cagné en Italie mon cousin Mayrot
que le surmenage commercial avait

obligé, sous peine de mort d'ajurer les médecins,
de quitter temporairement les affaires.
Depuis ce voyage que nous nous sommes
jusqu'à Naples, qui me permit, au retour,
de voir le fameux quadrilatère, Lorette,
Venise, etc. j'ai souvent regretté d'avoir
pas pris assez de notes pour un travail sem-
blable à celui que vous savez de publier.

 Je m'occupe toujours, mais très lente-
ment, d'un dictionnaire des institutions,
mœurs et coutumes du Rouergue. A l'heure
actuelle il est assez volumineux pour
pas faire trop craindre l'incomplet. Dans
une courte introduction, j'essaie de signaler comme
n'ayant donné, par excès de bienveillance,
un conseil trop hâtif d'impression.

Merci encore une fois, et vive la Grèce,
chrétienne et malheureuse; et honte éternelle
aux juissimes, à la veille de pratiquer contre
elle le mot barbare de Bismarck: la force prime
le droit.

Les miens et moi vous prient de recevoir
l'assurance de leurs souvenirs les plus cordiaux

Votre dévoué et affectueux collègue,

H. Affre

J'ai achevé de lire la 1^{re} partie, et la 2^e est certainement
c'est charmant!